

Traverser l'Atlantique

1ère partie : de Gruissan à Lanzarote

Le projet a muri voilà un an chez nos amis Yves et Viviane. Après un séjour en bateau dans les Caraïbes, ils ont eu à leur tour l'envie de faire le grand saut. Pour cela ils ont dû équiper Feeling de Toi, leur voilier de 12 mètres, de tout le matériel adapté à une vie en mer de longue durée. Ayant participé aux travaux, ils ont trouvé nécessaire de m'embarquer. C'est cette aventure que je vais vous conter.



Yves et Viviane

Dimanche 2 septembre

Lorsque j'arrive peu avant 9 heures, le bateau est envahi par les nombreux amis venus leur dire au revoir. J'ai à peine le temps de déposer mes affaires que nous quittons le quai. Nous descendons le chenal au moteur. Le vent est très fort, nous décidons de longer au maximum la côte pour éviter les vagues. C'est Viviane qui tient la barre, un petit pincement au cœur en passant devant leur maison. Au niveau des chalets, Matthieu et quelques copains sont venus nous faire des signes de la main. J'ai aussi de la peine, mais je ne veux pas le faire voir. Le génois est déroulé, quelques tours seulement et ce peu de toile, nous fait glisser à plus de 7 nœuds. Le Cap Leucate est avalé en peu de temps. Le vent forcit

toujours plus et la mer devient forte à l'approche du Cap Béar. Nous décidons de faire une halte à l'anse de Paulilles pour se restaurer.

Vers 16 h nous levons l'ancre en direction du Cap Creus. Nous sommes protégés du Cap Béar, la mer est presque plate, mais après quelques miles elle grossit.

Nous sommes au vent arrière, les creux atteignent parfois les 4 mètres. Le bateau devient difficile à barrer jusqu'au contournement de l'île Creus. La mer est dantesque. Un empannage et nous voilà en route pour la Cala Montjoy où nous nous amarrons à une bouée pour un repos bien mérité.



Michel à la barre

Lundi 3 septembre

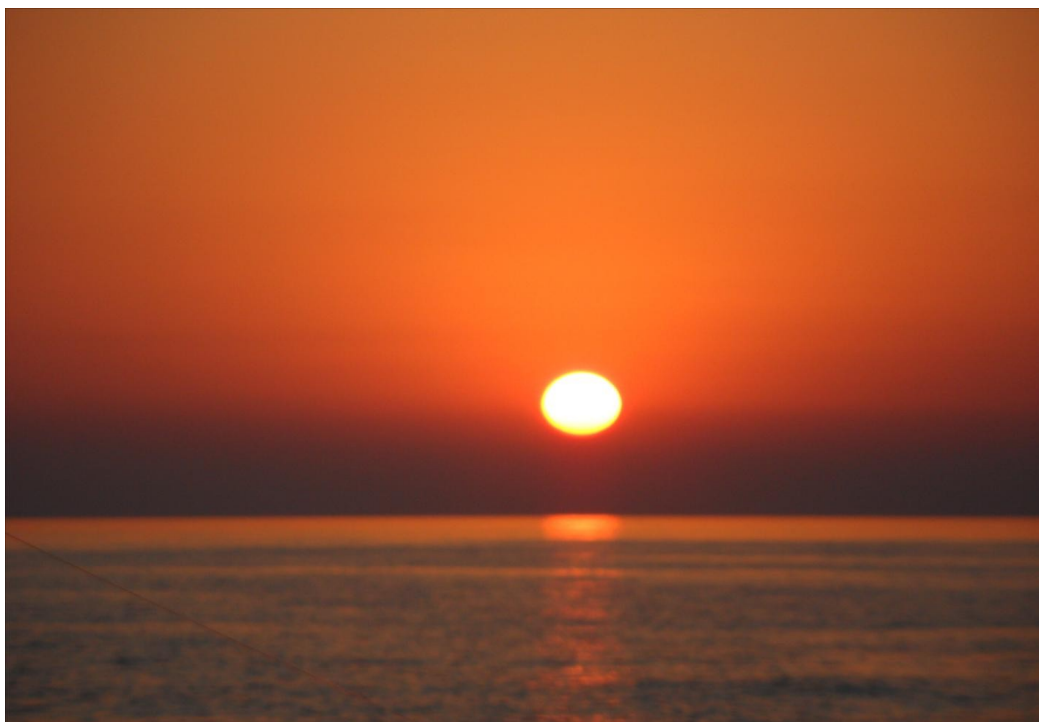
Départ de la Cala Monjoy à 9 heures. La nuit a été relativement calme, abrité derrière les collines. Après le petit déjeuner, nous levons l'ancre. Le vent est de force 3, mais déjà de fortes rafales commencent à balayer la baie. Quelques miles vers le sud, Eole souffle violemment, les vagues deviennent très creuses et dangereuses en passant l'Estartit. Des creux parfois de plus de 4 mètres, nous oblige de barrer avec concentration. La barre à roue est manipulée avec vigueur, les épaules sont douloureuses. Nous nous remplaçons toutes les demie heures. En arrivant au Cap St Sébastien le vent faiblit et c'est au moteur que nous rejoignons Palamos ou nous nous mettons au mouillage derrière le port afin de déjeuner au calme.

Il est 15 heures, nous levons l'ancre en direction de San Filiu ou nous passerons la nuit au port.

Mardi 4 septembre

Une bonne nuit et nous voilà en pleine forme. Je profite de l'eau douce du port pour faire ma lessive. Après un petit déjeuner copieux nous larguons les amarres. Il est 9 heures nous sortons du port au moteur. Le vent est léger, une houle résiduelle pousse le bateau. Le vent se lève enfin, les voiles sont hissées. Nous sommes au près serré, la route à suivre n'est pas respectée, mais qu'importe le bateau taille sa route à 5 nœuds. Le moteur est arrêté : le rêve !

11 heures. Le vent tombe, il faut se résigner le moteur remis en route, le génois est enroulé. La mer est belle, un peu agitée. Au loin vers le nord-est le ciel est orageux, peu importe nous, nous allons vers le sud. Yves met ses cannes à l'eau et au moment où j'écris ces lignes, il cri ! j'ai un poisson ! Le bateau est ralenti, tandis que le crin est enroulé sur le moulinet. Fausse alerte ! il n'y a que du plastique au bout. Il est 12 heures, le vent revient force 2 de travers bâbord, le spi est envoyé mais 3 heures plus tard le vent refuse, la voile multicolore est rangée dans son sac, le génois est déroulé. Le vent forcé est c'est au près serré que l'étrave salue les vagues. Le repas de midi terminé, c'est dans ma cabine que je m'évade un peu. Le vent refuse, il est du sud-est alors que la météo prévoit du sud-ouest, mais qu'importe si le cap n'est pas respecté, ce que nous perdons bâbord nous le rattraperons tribord lorsque le vent tournera. Toute cette journée la mer a été agitée, sûrement de la houle issue du vent du nord qui souffle sur le golfe du Lion. La journée se passe à faire des réglages de voiles et à regarder la mer. Parfois quelques dauphins sautent à bonne distance du bateau en nous ignorant.



Coucher de soleil

Le soleil commence sa lente descente jusqu'à disparaître derrière les collines, Viviane débute le quart de surveillance, puis ce sera au tour de Yves, le mien sera à partir de 2 heures du matin.

Mercredi 5 septembre

Peu de temps avant mon quart, nous étions cernés par des bateaux de toutes sortes, je suis rassuré de les voir disparaître. Vers 3 heures, un énorme cargo nous rattrape par l'arrière, il semble ralentir et se détourne légèrement pour passer seulement à une centaine de mètres Ouf !!! Peu de temps après un autre bateau venu sur notre tribord semble hésiter pour nous éviter, je décide d'enrouler le génois et au moteur de passer sur son arrière. Moment d'inquiétude lorsque je m'écarte il entame lui aussi un virage à 90 degrés, puis enfin il reprend sa route pour disparaître dans la nuit. La lune nous a accompagné toute la nuit et lorsque vers 7 heures le jour se lève, on distingue la côte de Majorque dans le lointain. Le ciel est nuageux et sombre mais le soleil progressivement réchauffe les marins engourdis. Le petit déjeuner est pris en équilibriste, la mer est encore agitée, mais peu à peu le vent s'essouffle et la mer s'aplatit.

Il est 9 heures quand le vent tombe complètement. Un résidu de houle donne l'impression à la mer de respirer.

Le moteur ronronne, le bateau glisse vers sa destination. Majorque et Ibiza sont noyées dans la brume. Des petits poissons sautent, dessous des plus gros les chassent et le soir un troupeau de dauphins vient jouer avec l'étrave. Ils bondissent et se laissent retomber en nous éclaboussant. D'autres filent comme des torpilles faisant voir leur ventre blanc. Au bout de 10 minutes sans crier gare tout ce petit monde disparaît dans les abysses.



Rencontre avec les dauphins

La nuit tombe complètement, la lune commence sa lente ascension, d'abord toute rose, elle devient blanche pour mieux nous éclairer. Les falaises d'Ibiza sont proches, au loin un feu à éclats situé sur des îlots rocheux nous indique la route à suivre. Dans l'obscurité cette lumière providentielle nous paraît tout prêt alors qu'elle est distante de plusieurs miles, si bien que le doute s'installe. Une vérification du GPS confirme notre position. Au détour d'un dernier cap enfin se dessine la ville de San Antonio noyée dans les lumières. Il faut faire beaucoup d'efforts pour rechercher les feux d'entrée du port. La fatigue se fait sentir, les yeux piquent, on retient notre respiration et tout lentement on s'approche de la zone de mouillage. Il est plus de minuit quand l'ancre croche sur le fond. Malgré le boum-boum de cette ville toujours animée, nous nous enfonçons dans nos couchettes pour un sommeil réparateur.

Jeudi 6 septembre

Après une bonne nuit, cette journée de repos sera faite de promenade dans la ville, baignade, sieste, mais aussi d'un peu de mécanique : une petite soudure sur la jauge à gaz oil défectueuse.



Baie de San Antonio (Ibiza)

Vendredi 7 septembre

Départ tôt le matin. Il est 6 heures lorsque l'on quitte le mouillage dans le noir. Le jour se lève, nous sommes dans la brume. Les îlots passés à bâbord, nous mettons le cap au 245°, direction le cap de la Nao. C'est au moteur que nous ferons tout le trajet sur une mer houleuse. Nous croisons quelques cargos. Vers 14 heures, nous franchissons le méridien de Greenwich. Nous distinguons plusieurs caps sur notre tribord enveloppés dans la brume de chaleur. Toute la côte serait magnifique, elle est montagneuse mais recouverte d'immeubles hideux. Il est 18 heures 30, nous nous amarrons à une bouée derrière l'îlot Bénidorm. C'est le Week End, des bateaux espagnols en font de même pour faire la fête une partie de la nuit. Un petit plouf dans une eau à 27° nous détend avant le repas.



Benidorm

Samedi 8 septembre

Départ à 6 heures, nous quittons le mouillage sur corps mort. La nuit est noire côté mer alors que côté ville inondée de lumière, la lueur éclaire la base du massif. A mesure que nous avançons la chaîne de montagne devient de moins en moins élevée, pour devenir presque plate en arrivant vers la baie de Santa Pola. Aujourd'hui la brume est moins dense, peut-être aurons nous un temps plus agréable. Le ciel est étoilé, il fait doux, à l'horizon, le soleil tout rouge monte rapidement en nous dévoilant des paysages aux collines douces. Le vent est nul, la mer est d'huile, c'est au moteur que nous progressons avec une houle d'est qui fait balancer le bateau. Il est 9h30, nous croisons deux voiliers français que nous essayons d'appeler à la VHF, mais hélas pas de réponse. 10H30, au moment de prendre le café, Eole se décide à souffler un peu. Le génois est déroulé, on avance à 5 nœuds au près bon plein. La navigation est agréable, le bateau appuyé par le vent roule moins. Dans ces conditions la lecture est notre passe temps favori, de temps en temps nous scrutons l'horizon afin de s'assurer que la voie est libre. En fin d'après midi, sitôt passé le Cap Palos, le moteur est remis en route. Le paysage est fait de collines arides avec des falaises aux criques profondes.

Au détour d'un cap nous découvrons Carthagène où nous passerons le dimanche au port pour visiter la ville.

Il est 20 heures, après avoir rempli les formalités (inquiétude du tarif quand nous découvrons la richesse de la capitainerie, à notre grande surprise le prix est très raisonnable) pour terminer la journée nous nous accordons un bon repas au restaurant avec du poisson .

Dimanche 9 septembre

Après une matinée de repos, nous déambulerons tout l'après-midi dans cette ville chargée d'histoire.



Le port de Carthagène

Lundi 10 septembre

Départ 7 heures. La ville est encore dans la brume, pas de vent, le soleil, caché derrière un manteau nuageux, peine à nous réchauffer. Il est 10 heures le vent arrive, force 3 de nord ouest. Tout le monde est à la manœuvre, le spi est envoyé et nous tire à plus de 6 nœuds. Mais cela durera 1 heure. Le moteur est mis en route, puis à la moindre risée le spi est renvoyé de nouveau. Les manœuvres sont épuisantes, tout le reste du trajet se fera au moteur. Nous longeons de loin la côte, le continent disparaît totalement dans la brume. Vers 15 heures on découvre un paysage beaucoup plus plat avec ça et là quelques collines.

L'endroit est de nouveau habité mais avec des immeubles plus respectueux de l'environnement.

On découvre le port de Garucha derrière une longue jetée où un cargo est chargé de sable. A l'intérieur nous sommes surpris de voir des aménagements neufs avec très peu de bateaux. Il n'est que 16 heures, nous en profitons pour faire quelques courses et re charger en produits frais.

Mardi 11 septembre

Départ 7 heures. Dès la sortie du port un petit vent de nord-est nous propulse au grand largue sous spi à plus de 6 nœuds, mais comme le jour précédent le vent ne durera pas. Ce sera toute la journée une alternance de voile et de moteur qui nous mettra les nerfs à dure épreuve. La côte est découpée, devenue basse, une succession de petites baies où sont construites des villes récentes. Peu avant la pointe de Los Muertos des usines de minerai et un port d'où partent des cargos. Pas un arbre, une végétation pauvre, toute cette côte n'est qu'un désert minéral sombre, faite de roches creusées par l'érosion. Un sifflement ? C'est le moulinet qui se déroule. Enfin notre premier poisson depuis le départ. C'est une bonite qui, cuite je ne sais comment (seule Viviane en a le secret), agrémentera le repas du soir . Dans le lointain, malgré une brume tenace on distingue, nichée sur une côte redevenue montagneuse, Alméria et ses terres couvertes de plastique. Il est 19 heures, nous nous approchons, les collines sont couvertes de milliers de serres qui brillent dans le soleil couchant. La journée a été belle, la température peu élevée et un vent de face nous contraint à rester couverts. A part des bateaux de pêche, nous avons rencontré peu de navires. Des voiliers nous ont croisé, faisant route vers l'est. Vers l'ouest, nous cherchons une bouée cardinale que l'on doit contourner pour nous diriger vers le port d'Almérimar.

Encore beaucoup de moteur et plusieurs tentatives de spi, de génois. Nous arrivons fourbus, il est 20 heures, nous découvrons un port de construction récente magnifique et pas cher. C'est une marina moderne, agréable, faite de bâtisses peu élevées de bon goût et entourées de plantation de jeunes palmiers. Dès l'entrée du port, on nous a interpellé pour nous amarrer provisoirement le long d'un quai afin d'enregistrer notre arrivée. Une place pour la nuit nous est proposée, et c'est au moteur que nous rejoignons l'emplacement où un marinéro nous attend.



Sous spi

Mercredi 12 septembre

Il n'est pas 6 heures lorsque on commence à s'agiter dans le bateau. La nuit a été calme et le sommeil réparateur, pas un souffle d'air. Nous quittons le port sans difficulté malgré la nuit et quand le soleil se lève, la brume envahie la côte faite de montagnes arides. La navigation se fait encore et encore au moteur sur une mer d'huile. Vers 10 heures nous retrouvons dans un épais brouillard, la visibilité est nulle. Le radar est mis en route et détecte plusieurs bateaux en pêche, certains passent très près sans que l'on puisse les distinguer. Tout cela n'est pas rassurant. Yves et Viviane, tout en surveillant le radar, s'affairent dans les branchements du téléphone par satellite. Cet appareil nous sera utile lors de la traversée vers la Martinique pour recevoir les bulletins météo et donner notre position. J'en profite pour envoyer un mail à Joëlle. En fin de matinée, la brume disparaît. Le soleil brille et réchauffe l'atmosphère, car l'air saturé d'humidité est froid. La mer est plate, à peine ridée. Au moteur la navigation est interminable, 90 miles nautiques nous séparent du port suivant.

Nous avons aperçu peu de bateaux, ce matin quelques pêcheurs et cet après-midi, un tanker gigantesque sur notre bâbord fait une route parallèle à la nôtre. Au loin un voilier sous spi s'éloigne vers l'est. Il est 19 heures quand le vent se lève, nous propulse au près toutes voiles dehors avec l'aide du moteur à plus de 7 nœuds. Un courant nord/sud nous fait dériver vers le large, quelques pressions sur les boutons du pilote pour corriger la route et voilà que le bateau se dirige vers le port de Fuengirola que nous atteindrons désabusés à 20 heures.



Capitainerie du port de Fuengirola

Jeudi 13 septembre

Nous larguons les amarres à 8 heures. Nous avançons au moteur et toujours pas de vent. Nous scrutons le large pour espérer voir quelques rides sur l'eau, annonciatrices d'Eole. Enfin un petit espoir des vaguelettes se dirigent vers nous. Une légère brise s'établit, les voiles sont réglées, mais cela ne durera que 15 minutes. Encore du moteur, mais pas pour très longtemps. La météo avait prévu du vent d'est mais comme sœur Anne, nous ne voyons rien venir. Le vent arrive enfin, mais d'ouest et assez fort avec un clapot court, ce qui ne nous arrange pas puisque nous l'avons dans le nez !

Dans ces conditions, le bateau souffre pour progresser, tapant violemment dans chaque vague. Le gréement est soumis à dure épreuve. 2 heures après, à bout de nerf, il faut se décider, nous recherchons le port le plus proche. Nous consultons la carte et prenons la direction de port José Banus. A l'intérieur de nombreux yachts imposants. Une fois amarrés, le marinéro nous indique la capitainerie. Le bâtiment de pierres sombres, formé d'une tour fait partie d'un ensemble très luxueux. Mais où sommes nous ? Porte automatique, hôtesse d'accueil, escalier de marbre... Le secrétariat enregistre nos coordonnées et timidement nous demandons le tarif pour la nuit. 120 euros pour une embarcation de 12 mètres ! le prix est un peu élevé... nous nous excusons de pouvoir rester. Nous quittons cette marina, la mer est de plus en plus agitée. Le génois est déroulé et avec l'aide du moteur nous progressons malgré des chocs violents. Nous jurons après la météo, du vent d'est était prévu. Sur notre arrière, une barre de vagues se dirige vers nous. Anxieux, nous nous préparons à un éventuel coup de vent. En peu de temps, la mer est devenue furieuse, des vagues désordonnées ballotent le bateau en tous sens. Enfin le vent d'est prend le dessus, c'est sous grand voile à un ris et génois que nous filons vers Gibraltar. Près du rocher, de nombreux navires sont au mouillage. Le vent a faibli, c'est au moteur que nous contourrons cette masse rocheuse qui nous écrase. Nous remontons côté ouest en longeant les digues des ports de commerce, masquant en partie la ville anglaise. Nous continuons notre route au milieu des navires qui attendent, pivotant autour de leur ancre au grès du courant. Il est 20 heures quand nous laissons filer notre chaîne derrière la protection du port de la Linéa de la Conception.

Vendredi 14 septembre

Joëlle a un an de plus. Depuis ma couchette je lui souhaite un bon anniversaire. Pour plus de commodités nous levons l'ancre pour prendre une place au port. Les formalités remplies, nous nous amarrons à l'emplacement prévu pour deux nuits. C'est la première fois que nous rencontrons des bateaux étrangers en villégiature ou se préparant pour un départ. Ils sont Anglais, des pays nordiques mais aussi quelques Français avec lesquels nous pouvons glaner des renseignements utiles pour la suite de notre voyage. La première journée sera employée à se reposer et surtout faire des achats dans les supermarchés de la ville.

L'après midi Yves et Viviane sont allés visiter la ville anglaise, tandis que je suis resté au bateau, m'imprégnant de ce milieu de vagabonds que j'apprécie.



Gibraltar et son capuchon de brume

Samedi 15 septembre

La journée s'annonce magnifique, le rocher habituellement auréolé de nuages est dégagé. Le matin nous vaquons à faire un complément de courses, un nettoyage complet du bateau, la lessive et le plein des réservoirs d'eau. Après le déjeuner, nous partons à pied à l'assaut du mythique rocher. Passée la frontière, armés de nos passeports nous traversons la piste d'atterrissage des Airbus ! De l'autre côté nous grimpons dans un bus à impériale pour se rendre au plus près du téléphérique. La circulation est importante, beaucoup d'Espagnols viennent faire le plein de carburant. La ville n'est pas très différente des villes européennes et donc pas de dépaysement, même la circulation se fait à droite. Avec nos billets, nous pénétrons dans la cabine qui nous amène tout en haut des 450 mètres. La vue sur 360° est impressionnante. C'est le domaine des singes, ils vivent en toute liberté et ne sont pas effarouchés à l'approche des nombreux touristes. Nous redescendons et déambulons dans les rues à la recherche des ports de plaisance.

Nous finissons notre périple par une longue marche jusqu'au bateau.



Baie de Gibraltar

Ce soir toute la famille est réunie à Astaffort pour fêter les deux ans de Maël, mon adorable petit fils. Une larme glisse sur ma joue lorsque au téléphone je l'entends s'écrier Papy Papy !!!!

La soirée se terminera dans un bon restaurant espagnol ouf !.

Dimanche 16 septembre

La matinée se passe à étudier la météo. Une sérieuse dépression se dirige vers nous, nous sommes indécis, doit-on partir ou attendre ? Elle est encore loin, nous décidons de faire le complément de carburant côté anglais et traversons la baie pour faire un mouillage dans une anse protégée du vent par les collines. Au coucher du soleil tout se calme, la mer devient d'huile, seule une légère houle subsiste qui fait rouler le bateau.

Lundi 17 septembre

Après le petit déjeuner, nous levons l'ancre, il est 10 heures, le courant commence à être dans le bon sens. C'est lui qui détermine la gestion de la navigation jusqu'à la sortie du détroit.

Un dernier regard, Gibraltar disparaît derrière un cap, notre route se fera au moteur en longeant la côte désertique jusqu'à Tarifa. La vitesse au GPS est importante, un léger vent contraire ne nous importune pas. Arrivés à la pointe de l'Espagne, nous prenons un cap sud-ouest, puis un peu de sud pour traverser perpendiculairement le rail que doivent respecter les nombreux navires. Les colonnes d'Hercule sont loin derrière, au revoir la Méditerranée et bonjour l'Atlantique. Nous croisons des bâtiments lourdement chargés, l'espace entre chaque bateau est suffisant pour couper leur route sans danger. Nous étions stressés de cette partie du parcours et pour prévenir tout abordage c'est voile et moteur que nous traversons. La rencontre des courants lève une mer désordonnée qui s'atténue progressivement.

On distingue difficilement le Maroc inondé de brume. Le vent nous abandonne, la mer devient d'huile, nous sommes déçus pensant trouver en Atlantique un air régulier. Quelques risées, c'est Eole qui vient de l'ouest force 3. Tout le monde s'affaire pour envoyer le spi. Que du bonheur ! Au large un catamaran fait la même route que nous. Nous passons prêt de deux navires au mouillage très loin de la côte. Le vent devient plus pointu, nous remplaçons le spi par le génois, notre vitesse est de 6 nœuds avec une mer un peu agitée. Il est 21 heures, on s'organise pour prendre les quarts de nuit. Yves assurera la surveillance jusqu'à minuit, puis Viviane, mon tour viendra à partir de 3 heures. Je m'allonge dans ma couchette pour dormir, ce qui devient impossible, le vent est monté en puissance, la mer est chaotique, je suis balloté malgré tous mes efforts. Lorsque c'est mon quart Yves ne se sentant pas fatigué préfère me laisser me reposer, car entre temps le vent est tombé et le moteur mis en route.



Phare de Tarifa

Mardi 18 septembre

Il est 6 heures quand j'émerge de mon duvet et grimpe dans le cockpit. Sur notre bâbord, deux gros navires nous croisent à vitesse réduite, des feux au loin ne tardent pas à disparaître. La route est libre, je peux me détendre. La première lueur du jour apparaît vers 7 heures 30. Longtemps après, le soleil a beaucoup de mal à percer une brume épaisse. La mer ondule, pas d'air, la côte a disparue. Le vent se lève, il est de face, pour faire porter les voiles le cap est modifié de quelques degrés puis il adonne progressivement permettant de reprendre la route initiale. De nouveau il faiblit et ne revient qu'en milieu d'après-midi pour disparaître totalement le soir. Moteur toute la nuit, une houle contre le courant provoque de fortes vagues dans lesquelles l'étrave vient butter avec violence dans un bruit assourdissant. Toutes tentatives pour améliorer les conditions sont vaines, la vitesse avec le moteur au maxi chute à 2 nœuds. Une deuxième nuit sans dormir, la fatigue se fait sentir. Nous restons lucides et acceptons avec courage cette situation. Dans le lointain les lueurs de Casablanca illuminent une partie de la côte.

Mercredi 19 septembre

Toujours du moteur dans une mer formée mais moins forte. C'est la plus belle journée depuis Tarifa. Aux jumelles on aperçoit de hautes falaises surmontées de bâtisses. Nous sommes en face de la ville de Safi. Dans l'après midi un petit oiseau épuisé est venu se poser sur le bateau. Quelques tentatives pour repartir, son destin finira tragiquement dans l'eau. Le vent fera une timide apparition en fin de journée pour tomber avec le soleil. Peu avant 21 heures je me suis assoupi et au réveil je distingue la masse sombre d'un cétacé venu respirer à la surface puis replonger aussitôt.

Jeudi 20 septembre

Je prends mon quart à 4heures30 après celui de Viviane qui me donne les consignes avant d'aller se coucher. J'ai enfin bien dormi et je me sens en forme. La visibilité est parfois mauvaise, on longe sur plusieurs miles une rangée de bouées lumineuses signalant des filets de pêcheurs. Je n'ai vu que deux navires au loin, nous nous sommes éloignés de leur route, ce qui me rassure. Quand la brume se dégage, elle laisse apparaître un ciel limpide, rempli d'une myriade d'étoiles. Je ne peux m'empêcher de passer de longs moments en extase devant ce panorama. Toute la nuit le moteur est sollicité, nous progressons sur une mer ondulée. Il est midi et toujours pas de vent. Un autre oiseau s'est posé sur le bateau pour reprendre des forces, il volette sous le bimini sans se soucier de notre présence.



Un passager clandestin !

Une bonite s'est prise à l'hameçon, du poisson frais pour accompagner l'apéro c'est excellent. Yves s'affaire dans les branchements de l'iridium pour obtenir une météo. Tous les jours le baromètre est consulté, la pression est élevée et varie peu ce qui est un signe de vent faible et qui confirme les dernières prévisions. Passant une partie du temps à scruter l'horizon, j'aperçois au loin une forme sombre. Yves et Viviane s'interrogent également, la route est déviée pour s'approcher. Après de longues minutes intrigantes, c'est aux jumelles que l'on distingue une barque à la dérive. Tout un tas de suppositions nous passent par la tête, le stress puis la peur nous envahi, qu'allons nous découvrir ? Enfin arrivés à une centaine de mètres, une tête apparaît. Combien sont-ils à bord ? Nous avons un instant d'hésitation, un signe de la main nous rassure. Ce sont deux pêcheurs qui attendent loin de la côte, environ 40 miles, de récupérer leurs prises dans les filets.

C'est soulagés que nous reprenons notre cap. Vers 17 heures, Eole s'annonce par petites risées, le spi est envoyé avec difficulté, le bateau roule avec la mer de travers. Le vent souffle à force 3, nous avançons à plus de 6 nœuds, et à la tombée de la nuit, le spi est remplacé par le génois. Un magnifique coucher de soleil vient conclure cette journée.

Vendredi 21 septembre

Quand je prends mon quart, le petit oiseau est parti, peut être effrayé par le moteur qui a été remis en route dans la nuit. Peu de navires circulent dans ces parages, au loin un vieux gréement arbore ses voiles. La journée est ensoleillée, chacun à ses occupations habituelles, j'aime m'évader dans la lecture, soit à l'avant ou bloqué dans les haubans. Dans une vingtaine d'heures nous serons arrivés à Lanzarote, le moral est bon. Tout à coup des gerbes d'eau, un troupeau de dauphins passe à une centaine de mètres en sautant et disparaît aussitôt. Toujours cette longue houle du nord, d'un bleu intense, le soleil est chaud, des cumulus tapissent l'horizon. Depuis notre petit îlot, on ne peut que contempler ce paysage envoûtant et laisser voguer notre imagination. La vue soudaine et fortuite d'une énorme tortue me sort de ma rêverie. Les miles qui nous séparent de notre destination se feront au moteur mais à vitesse réduite car nous voulons arriver de jour.

Samedi 22 septembre

4 heures 30, je me frotte le yeux, il est l'heure de remplacer Viviane. La mer est calme, un bruissement me fait sursauter, j'éclaire avec ma lampe, je suis surpris de voir des dauphins jouer avec enthousiasme autour du bateau, ainsi ils viendront plusieurs fois me tenir compagnie une bonne partie de la nuit. J'ai supposé, on a le droit, qu'ils voulaient nous féliciter pour cette longue route, mon quart n'a jamais été aussi court. A tribord l'île défile lentement, ponctuée de lumières comme pour nous indiquer le cap à suivre. Il est 9 heures quand nous entrons dans le port d'Arecife, mais point de pontons alors nous repartons vers le port de Caléro situé 10 miles plus au Sud. Les pare battages en place avec des nœuds parfaitement réalisés par Viviane (avis aux détracteurs) nous nous amarrons à l'emplacement accordé. Pour cette première partie du voyage le bateau aura parcouru 1242 miles.

Dimanche 23 septembre et jours suivants

Les premiers jours, nous sommes très occupés par les tâches d'entretien : nettoyage du bateau, lessive mais aussi par une recherche d'une place mieux appropriée pour le moteur de l'annexe. Celui-ci a trouvé sa place à l'arrière tribord. La découverte des alentours du port, des circuits longeant la côte permettent de faire de la marche soutenue.

Les jours suivants, avec un véhicule de location, nous partons à la découverte de l'île. Le Parc National de Timanfaya est sublime. De la lave ancienne rayonne de la chaleur au sommet d'un volcan situé à l'ouest du cratère principal. Une visite en autocar nous dévoile des coulées de lave pétrifiées, des crevasses et de nombreux cratères. Toutes aussi surprenantes les grottes Cuevas de las Verdes constituées d'une coulée de lave formant un tunnel sur deux étages. L'île est surmontée de montagnes rocheuses où s'agrippe parfois une maigre végétation. Sur des collines moins accidentées de la vigne protégée par des murets en demi cercle, produit un vin excellent. Nous avons traversé des villes et villages charmants, paisibles. Au détour de chaque virage, la côte nous a réservé des paysages fabuleux avec un océan omniprésent.



Lanzarote

Voilà, pour moi le voyage se termine, d'un coup d'aile je vais retrouver les miens, tandis que Yves et Viviane vont continuer le périple dans l'archipel. Avec Matthieu, nous rejoindrons le Capitaine et son navire fin novembre pour continuer l'aventure jusqu'en Martinique. A l'année prochaine pour un autre récit.

Michel.

Traverser l'Atlantique

2ème partie : des Canaries à la Martinique

Dimanche 25 novembre

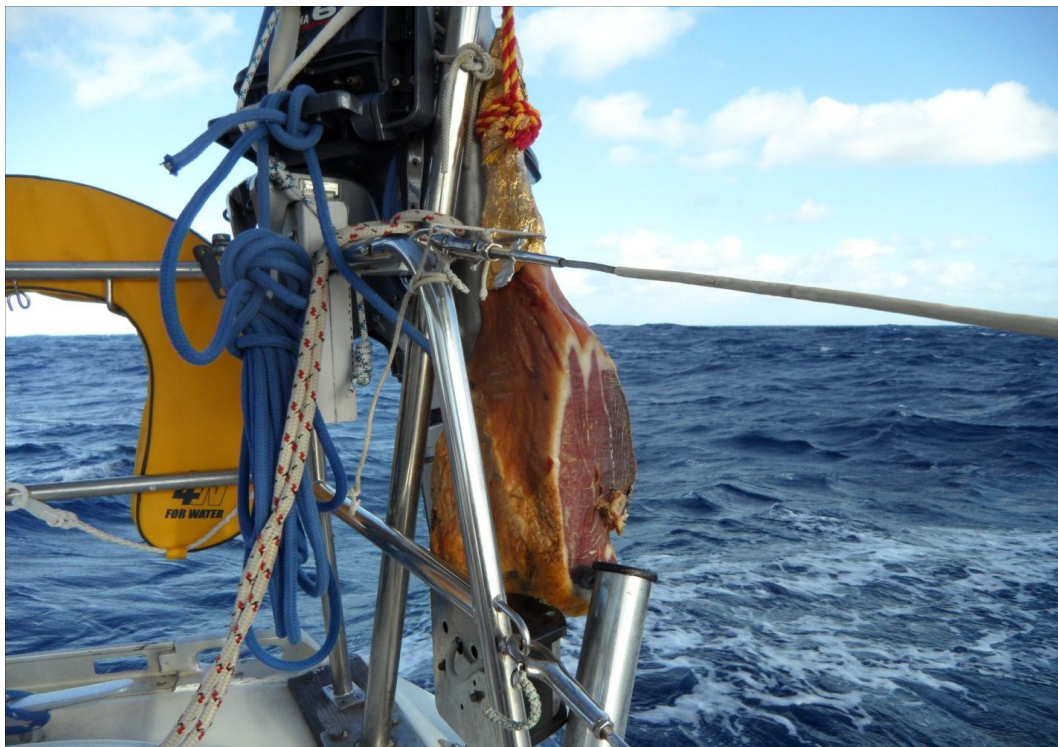
Les valises sont bouclées, c'est par l'autoroute que nous rejoignons l'aéroport Catalan. Dans l'avion qui nous mène de Barcelone à Grand Canaria les discussions sont timides avec Matthieu qui m'accompagne dans cette nouvelle aventure. A l'arrivée, nous sommes surpris d'être accueillis par la pluie, la nuit est noire et la température fraîche. Yves est rassuré par notre présence, c'est en voiture qu'il nous accompagne au port distant d'une quarantaine de kilomètres. Il est déjà tard quand nous prenons possession de nos cabines, une fois le repas pris nous rejoignons nos couchettes pour récupérer d'un long voyage. J'ai beaucoup de mal à trouver le sommeil, le vent qui forçait conjugué avec la marée fait tirer le bateau sur ses amarres. Les à coups et les grincements expliquent mon énervement.

Lundi 26 novembre

Une partie de la journée sera destinée au bricolage. Nous installons un nouveau chargeur de batteries plus puissant qui nous prendra du temps. Également une visite du mât s'impose pour une dernière vérification. Matthieu grimpe comme un écureuil, assuré par une drisse il fait une inspection minutieuse. Yves complète l'avitaillement en fruits et légumes frais qu'il stocke dans des filets à l'air libre. Une importante quantité de boîtes de conserves avait trouvé sa place dans les placards pour une durée de plus de trois semaines. Un jambon sera suspendu au balcon arrière, ainsi il sera préservé de la moisissure. Quelques packs d'eau en cas d'une panne du dessalinisateur. En fin d'après midi, pour se détendre, nous faisons une marche derrière le port de Pasito Blanco. Situé dans un désert minéral montagneux il y a peu de chose à voir, des terrains viabilisés attendent des constructions qui ne verront peut être jamais le jour. Seule une couronne de magnifiques villas entoure le port, protégée par des gardes. La nuit arrive vite, ce soir je suis le bosco pour un dernier repas au calme.



L'avitaillement



Le jambon est à poste !

Vous êtes à bord de Feeling de Toi, capez votre gilet et embarquez avec nous pour cette traversée de l'Atlantique.

Mardi 27 novembre

Le jour J est arrivé, on se lève tôt, très tôt même puisqu'une erreur de réglage du réveil de ma part ne ravit pas Yves. Ça commence bien !!! Un dernier coup d'œil à la météo, le plein de carburant fait, nous voilà en mer avec au départ un bon force 5. Le vent n'est pas vraiment établi en force et en direction au bas de l'île, nous ferons quelques manœuvres pour débiter cette première journée. Au large un voilier suit la même route que nous alors que nous passons tout près d'une énorme tortue. Nous avons à peine le temps de la voir, le bateau poussé par le vent qui a forcé dévale les vagues à toute vitesse. La mer devient forte si bien que tous trois nous boudons le repas de midi qui ne sera pas consommé. De gros nuages, puis une forte pluie nous tombe dessus. Pas encore amariné, nous sommes malades sur ce bateau qui roule. Yves est le plus résistant et sera souvent contraint aux tâches culinaires. Les mouvements sont si brusques qu'à l'intérieur règne un véritable capharnaüm. Sous la pression des contenus, les portes des placards s'ouvrent, libérant toutes sortes d'objets. Le soir arrive, entre deux nuages la pleine lune nous rassure avec sa douce lumière qui illumine les vagues. Enfin les éléments se calment un peu momentanément, collés à la barre nous pouvons passer le relais au pilote automatique. Vers 23 heures nous rencontrons un navire de croisière qui progresse à vitesse réduite, nous changeons notre cap pour éviter toute collision, dans le lointain un voilier fait la même route que nous. Allongé sur le plancher, coincé par des coussins, le bruit et l'amplitude des mouvements ne me permettent pas de trouver le sommeil. Après le quart de Yves et de Matthieu, qui n'est pas au mieux, je dois me battre pour garder les yeux ouverts.



Bye bye Pasito Blanco !

Mercredi 28 novembre

Au lever du soleil, la mer s'est un peu calmée, le temps devient nuageux. Une flottille de trois voiliers nous rattrape pour disparaître rapidement derrière les vagues en furies. Les repas seront encore aujourd'hui très légers, la fatigue est là, les estomacs sont douloureux, l'inconfort ne peut qu'accentuer la fièvre. Dans l'après midi, le vent s'est assagi, le soleil brille timidement lorsqu'il arrive à perforer l'énorme masse nuageuse. Les quarts se succèdent, le sommeil revient enfin progressivement.

Jeudi 29 novembre

Dans la nuit, nous apercevons au loin des feux de voiliers ; nous ne sommes pas seuls ! d'autres équipages ont fait le même choix pour le départ de cette longue traversée. Vers 3 heures du matin un vent violent accompagné d'une forte pluie me fait surgir de mon duvet. Yves et Matthieu sont déjà à la manœuvre pour réduire la voilure. Sous grand voile seule réduite au maximum nous surfons plein vent arrière sur les vagues, soulagement de l'équipage de voir le pilote automatique parvenir à garder le cap dans ces conditions. Dans la foulée, je prends mon quart chaudement habillé car depuis le départ il fait froid, nous sommes bientôt en décembre, il ne faut pas l'oublier !

Au lever du jour, les bateaux se trouvent à quelques miles de nous, instant impensable de faire route ensemble au milieu de ce grand océan, bravant les éléments. Aujourd'hui nous franchissons un fuseau horaire, les montres sont retardées d'une heure. En milieu de matinée, un bon force 6 nous pousse sur une mer blanche avec des creux parfois impressionnants. Le soleil est au rendez-vous, pour la première fois nous quittons nos cirés. Mais cela ne durera pas, de gros nuages noirs s'installent, la mer grossit, les ris largués dans la grand voile sont de nouveau repris afin de réduire la vitesse et économiser le pilote pour qu'il puisse assurer ces longues glissades dépassant les 12 nœuds. Pâtes et jambon au repas ce soir, les estomacs nous font encore un peu souffrir. Faire bouillir de l'eau nous effraie, la gazinière est ballotée dangereusement, si bien que nous avons du mal à comprendre comment la casserole peut rester en place ! Manger chaud est indispensable et réconfortant, tenir dans ses mains cette bolée apporte un peu de chaleur. Chaque déplacement dans le bateau demande un effort physique pour ne pas être projeté comme une boule de billard.

Le temps passé à l'intérieur est limité pour éviter d'être incommodé et perdre des forces. A l'extérieur les harnais s'imposent très souvent, ils sont obligatoires la nuit. Je ne le savais pas encore, les heures suivantes allaient être infernales, lorsque vers 18 heures de gros nuages noirs comme de l'encre surgissent à l'horizon, se dirigent sur nous laissant échapper des trombes d'eau, la visibilité est nulle, le vent forcé en hurlant dans la mâture. C'est Matthieu qui est de quart, il sera entièrement trempé par une vague déferlant dans le cockpit. Je suis cramponné dans ma couchette pour ne pas être éjecté, tendant l'oreille pour discerner la suite des événements.



Dégradé de gris

Vendredi 30 novembre

Progressivement le calme revient, le coup de vent est passé, le jour se lève avec un ciel toujours aussi noir, le moral est en berne. Dans la matinée le soleil arrive à percer, le panneau solaire supplémentaire est déployé, les batteries soumises à rude épreuve depuis le départ nécessitent une charge importante. La mer est toujours forte, l'équipage s'amarine et supporte mieux les affres des mouvements. Nous passons une partie de la matinée à resserrer les boulons du pilote. Après avoir dégagé les coffres, c'est allongés dans l'arrière du bateau que nous parvenons avec Matthieu à les atteindre. L'après midi c'est la grand voile qui bénéficie de notre attention ; un début de déchirure à stopper et un coulisseau à changer, Yves et Matthieu s'en emploieront. Enfin une journée ensoleillée, nous croisons les doigts pour que cela se maintienne. Nous ajoutons quelques degrés vers l'ouest, tandis que sur l'écran du GPS la route se dessine peu à peu. La nuit sera ponctuée de fortes ondées.



En surf sur les vagues !

Samedi 1er décembre

Depuis que j'ai pris mon quart, la lune nous éclaire laborieusement. Au lever du jour, le ciel est sombre, la mer forte rend à bord tout mouvement dangereux et compliqué. Nous sommes dépités, le côté positif c'est la distance parcourue depuis les Canaries soit 590 miles, cap au 250° droit sur la Martinique.

Dimanche 2 décembre

Le bateau dévale les collines d'eau, la vitesse est élevée, plus de 150 miles en 24 heures, le vent est fort, la mer déferle, parfois un déluge de pluie vient compléter ce sombre tableau. Dans ces conditions, le voilier n'est pas stable, il roule d'un bord sur l'autre, dans un coup de gîte je suis éjecté de ma couchette et viens écraser mon nez sur le plancher ! Le soleil est chaud, nous quittons cirés et polaires, puis de nouveau de gros nuages noirs avec averses et coup de vent. Je m'installe à l'intérieur pour concocter une ratatouille, qui avec une bonne dose de riz nous tiendra au corps. La nuit venue le temps est maudit !



Pause déjeuner

Lundi 3 décembre

Météo déplorable durant les 24 heures.

Mardi 4 décembre

Après une légère accalmie, nous découvrons au lever du jour une mer très forte, un vent de force 6 à 7. L'horizon est surchargé de cumulus menaçants, laissant enfin au dessus de nos têtes assez d'espace au soleil pour réchauffer l'atmosphère. La journée est belle, progressivement les conditions s'améliorent, les vagues déferlent mais ne s'invitent plus à bord. Comme chaque soir, dès la tombée de la nuit de violents grains s'abattent sur nous et ne cesseront que vers 4 heures du matin. C'est avec un taud de voile que nous nous protégeons de la pluie et du froid. La route s'étire, il reste 1650 miles à parcourir.



Noir c'est noir

Mercredi 5 décembre

Temps très couvert mais le ciel se dégage, on fonce vers notre destination à plus de 8 nœuds. Le vent arrive de travers, à tour de rôle nous prenons la barre. Quel plaisir de surfer sur les vagues après ces jours de galère !!!

Le baromètre est élevé depuis le départ, une légère descente nous intrigue, nous consultons les dossiers Gribbs, une dépression se trouve sur notre route, les jours suivants il est prévu qu'elle remonte vers le nord. Nous décidons de faire un cap plus sud . Il est 11 heures quand nous franchissons les 20° Nord, zone théorique des alizés.

Jeudi 6 décembre

La nuit est calme, un voilier plus rapide passera près de nous, ses feux de route disparaîtront dans le lointain. Le soleil ne peut percer la masse nuageuse, l'air est humide et poisseux, un vent de force 2 à 3 agite la mer fébrilement. La vie à bord s'organise dans une atmosphère détendue.

Vendredi 7 décembre

Le temps ne change pas, des grains toute la nuit avec des réglages de voiles à répétition. Il pleut violemment sur le voilier, nous en profitons pour prendre une douche gratuite sur le pont.

En consultant les dossiers Gribbs nous constatons que le centre dépressionnaire qui devait remonter vers le nord, a changé de trajectoire et se dirige maintenant vers le sud. La direction du vent confirme l'analyse météo, nous modifions notre route en navigant vers le nord. Cette situation nous arrange car elle nous évite de naviguer au près. Dans l'accalmie, le moteur est mis en route pour recharger les batteries et remplir les réservoirs d'eau douce à l'aide du dessalinisateur. Nous croisons un navire, le radar indique une distance de 17 miles nautiques, alors que nous le croyions tout prêt. Les cannes sont à poste, il est enfin possible de pêcher, une dorade coryphène vient se prendre à l'hameçon. La prise n'est pas très grosse et se laisse remonter facilement.

Malgré tout, nous sommes heureux de découper ce poisson qui agrémentera le dîner.



La daurade

Le baromètre remonte doucement, nous repassons au vent arrière et en profitons pour envoyer le spi. Eole reprend de la vigueur et dans une rafale nous envoie au tapis ! La voile légère retourne dans son sac et c'est avec les « habits de croisière » que nous poursuivons prudemment notre chemin.

Samedi 8 décembre

Belle nuit étoilée, l'alizé est bien de retour avec un air sec et une température douce. Toutes voiles dehors le bateau dévale en surf les vagues à plus de 8 nœuds. Sous le soleil il est agréable de barrer, de jouer avec les déferlantes, nous sommes heureux d'être en mer.

Dimanche 9 décembre

Le temps est couvert, les deux lignes sont à l'eau, la pêche n'étant pas miraculeuse, elles se font oublier. Soudain un crissement, les crins se déroulent, les cannes plient, Yves et Matthieu essaient de ralentir la frénésie des moulinets. Le génois est enroulé pour ralentir le bateau, à tour de rôle, sans hâte, les poissons sont hissés à bord. Ce sont deux belles pièces de près d'un mètre de long appelées « wahous ». Découpés en tranches, une partie sera cuite au citron et appréciée au dîner, le reste fera une matelote gigantesque. Les lignes sont rangées pour quelques jours. Le soir venu, la génératrice est mise en route pour compenser la pénurie de soleil.

Lundi 10 Décembre

Toute la nuit, vent irrégulier en force, mer forte, pluie. La journée sera aussi maussade que la veille.

Mardi 11 décembre

Enfin les nuages se sont disloqués laissant apparaître une myriade d'étoiles, les éléments sont devenus conciliants, quant à la lune, elle a disparu. Dans l'obscurité, nous avons l'impression de courir dans un champ labouré, seul le sillon creusé par l'étrave est visible. Au lever du jour, le soleil joue à cache cache avec les nuages, mais parvient à s'imposer. Le quotidien ne change pas, la fatigue s'accroît due à la recherche perpétuelle de l'équilibre.

Mercredi 12 décembre

Le vent souffle assez fort depuis hier soir, la vitesse est élevée avec des pointes dépassant les 14 nœuds. Le bateau dévale les vagues au milieu de gerbes d'eau impressionnantes. C'est un paysage de falaises abruptes, avec des déferlantes libérant leur panache blanc dans un vrombissement feutré.

Nous sommes stupéfaits en constatant le record de vitesse puisque nous avons parcouru 170 miles en 24 heures, il ne nous reste que 500 miles à parcourir. L'après midi, à tour de rôle, nous prenons la barre en écoutant les mélodies de Francis ; nous sommes tous d'accord, d'accord !!!

Jeudi 13 décembre

Belle journée ensoleillée, l'après midi le spi est envoyé il nous tirera jusqu'au soir. La température est douce, la nuit étoilée.

Vendredi 14 décembre

Lorsque je prends mon quart, je contemple la voute céleste, quelle immensité ! Parfois des étoiles filantes viennent à la rencontre de la mer, elles sont si nombreuses que je n'ai plus assez de vœux à faire. Eole nous abandonne, la mer est à peine ridée, une longue houle résiduelle fait balancer Feeling de Toi. Au lever du jour une tentative d'envoi de spi échoue après une heure de navigation. Contact ! Le ronronnement du moteur vient interrompre cette quiétude. Il reste moins de 250 miles en direction des îles, ces terres dont nous avons presque oublié l'existence. Depuis le départ nous vivons dans un désert aquatique, trois globycéphales nous ont croisés nonchalamment, des poissons volants qui parfois viennent terminer leur envol sur le pont du bateau et ce matin des dauphins sont venus jouer devant l'étrave. C'est peu de vie dans ce grand océan, peut être que les conditions de mer ne s'y sont pas prêtées. J'ai terminé un livre, un polar sur la pêche frauduleuse du thon, je suis anéanti, abattu, écoeuré devant l'irresponsabilité de ces hommes que l'on appelle des pêcheurs. Alors les thons planquez-vous ! En début d'après midi, c'est sous un soleil radieux que nous glissons avec toute la voilure, poussés par un vent de force 2 à 3 Beaufort.

Samedi 15 décembre

Depuis la veille, c'est au ronronnement du moteur que l'on s'habitue, le bateau vogue sur une mer bleue nuit, légèrement ondulée. Ce n'est qu'en fin d'après midi que les voiles sont déployées pour bénéficier d'un vent de force 2 arrivant par le travers. Je profite du calme pour rédiger un texto, souhaitant un bon anniversaire à mon fils Bastien pour ses 25 ans. Nous scrutons l'horizon à la recherche d'un bout de terre, mais l'île est encore trop loin. Eole s'essouffle, le moteur est remis en route, Bob Marley en étouffe le bruit, tandis que le dessalinisateur remplit le réservoir. Le courant nous déporte vers le sud, l'arrivée est proche, il est impératif d'apporter de la précision sur notre cap.

Dimanche 16 décembre.

Dans la nuit, le vent est revenu, Feeling de Toi ne cesse d'accélérer, nous réduisons la voilure pour ralentir sa vitesse car nous voulons arriver au lever du jour. Un feu à éclats nous indique la route à suivre, les lumières des villes s'intensifient. Nous nous fauflons au milieu de nombreuses barques de pêcheurs, pas toujours bien éclairées. Aux premières lueurs, nous contournons l'Ilet Cabrit surmontée de son phare pour remonter au moteur vers la baie du Marin. Les bouées repérées, nous embouquons le chenal qui nous conduit au port. Il est 7 heures quand nous nous amarrons sur un corps mort. En annexe, Yves rejoint la capitainerie pour effectuer les formalités douanières. En fin de matinée, un marinier vient à notre rencontre pour nous conduire à un emplacement.

C'est fatigués mais heureux que nous terminons cette traversée. Premiers pas sur le ponton ? notre démarche chaloupée nous amuse. Ce soir ti-punch !!!



Îlet Cabrit (pointe sud de la Martinique)



Baie du Marin

Par ces lignes, je vous ai fait découvrir cette aventure qui est loin des récits idylliques et des photos sur papier glacé des revues spécialisées. La mer restera toujours la mer, avec ses humeurs changeantes, école de volonté et d'humilité.

Lundi 17 décembre au 24 janvier.

Le jour suivant nous donnons tous les soins à ce Feeling 416 qui nous a donné entière satisfaction, répondant à toutes sollicitations sans jamais faillir. Très bien préparé par son propriétaire, il a été rassurant durant toute la traversée. Avant que Matthieu ne reprenne l'avion, nous sillonnerons les routes de la Martinique pour découvrir ses paysages paradisiaques.



Baie des Anglais

Avec Yves et nos compagnes, nous ferons du cabotage d'île en île. C'est ainsi que l'ancre crochera dans les baies d'Arlet, St-Pierre, l'anse Mitan et Fort de France pour la Martinique ; Roseau et Portsmouth pour la Dominique ; le Pain de Sucre et ses dauphins aux Saintes ; Grand-Bourg à Marie Galante ; les îlots Pigeon près de Bouillante et Deshaie à Basse Terre en Guadeloupe. Ce merveilleux voyage est terminé, d'un coup d'aîle nous rejoignons la Métropole et sa froidure en laissant nos amis de Feeling de Toi, Corca, Cigalou, Corto, Jean et Mario continuer leur vagabondage. Bye bye.



Baie de Tartane

Michel